

PIERRE MURAT

La vacance scolaire *le moins, le même et le zéro*

Le moins n'est pas toujours beau. Ainsi le « lycée light » qui s'organise met en cause toute une conception de l'autorité, du lien social et de la culture. Avec la disparition programmée de l'École républicaine, assistons-nous à l'euthanasie de ce qui devait nécessairement mourir sous l'assaut du libéralisme et l'impact des nouvelles technologies ?

**Richard
Baquié,**
sans titre
Musée d'Art
contemporain
de Bordeaux,
© Frédéric
Delpêche / ADAGP.

L'alibi du moins

Être et avoir, intériorité et extériorité, vérité et utilité, qualité et quantité, esprit et matière, moins et plus, autant d'oppositions claires, analogues les unes aux autres, où la sagesse a depuis toujours valorisé le premier terme. Rien d'étonnant donc à ce que, lointains héritiers des cyniques et des franciscains et poursuivant à leur manière – rousseauiste et orientalisante – le combat mené par un René Guénon contre un monde moderne marqué par le matérialisme productiviste, les hippies aient vanté la beauté du moins face « au règne de la quantité ». Mais l'Histoire est pleine de ruses : grâce à ces chantres du plaisir sexuel et des paradis artificiels, la consommation put se régénérer, consommation de nature préservée, de corps épanouis, de fantasmes planants, de spiritualités à l'encan. Dans ces années qui suivirent 68, on eût pu s'alarmer que tel personnage officiel réclamât un « supplément d'âme » ou que le critique médiatique du « toujours plus » exigeât « le bonheur en plus ». Le plus se déguisait en revendication du moins, l'idéologie du moins faisait le jeu de la croissance, la cause de l'être servait l'avoir ou encore, pour inverser la formule de Claudel, Dieu tirait l'eau du puits pour le Diable. Les faits donnèrent raison à Baudrillard : assurément « notre société s'équilibre sur la consommation et sa dénonciation ». On vit alors l'agro-industrie produire du bio et de l'allégé, les techniques non polluantes ou de dépollution assurer l'essor des multinationales, la contestation écologique relancer le capitalisme et le libertarisme s'allier au libéralisme le plus débridé.

Achevant l'ère des utopies, la période 1968-1989 faisait ainsi fusionner deux idéologies apparemment antagonistes : Voltaire se réconciliait enfin avec Rousseau, « Le Mondain » avec « L'Émie » et l'individualisme libéral avec le culte de l'innocence enfantine. Une fois le *pater familias* et le *magister* assimilés au *dominus* despotique, une fois confondue la dialectique du maître et de l'esclave avec celle du maître et de l'élève, toute autorité se voit récuser, il n'en est plus qui fasse autorité sauf peut-être celle de l'enfant que pédagogues rousseauistes et marchands de loisirs érigent de concert en roi d'une société à ce point jeuniste ou adolâtre qu'il faut la dire pédophile¹. Le culte de la jeunesse et « l'enfant placé au centre du système éducatif » signifient moins de culture et de mémoire. Moins de discipline et d'héritage passe pour plus de liberté et de modernité. L'équation s'impose avec évidence et l'argument sert aux saigneurs de l'économie comme aux démantelateurs de l'école et aux réducteurs de têtes, car il n'est pas de domaine qu'épargne la logique, fort rentable, du moins, ni les effectifs des entreprises, ni ceux d'une

1. Comme le remarque Ph. Muray (*Après l'histoire*, Les Belles Lettres 1999), c'est cette pédophilie qui tend à faire passer pour plus grave l'acte pédophile que le parricide. Profs déstabilisés, malmenés – combien sont en maison de repos ? –, agressés ou tués, la violence exercée par les jeunes contre ceux qui se veulent encore représentants de l'autorité n'est pas digne d'écho. Silence télé. En revanche, la violence exercée par des jeunes contre des jeunes dans l'enceinte scolaire apparaît scandaleuse. Elle est médiatisée à outrance et l'on déclenche des plans anti-violence sans que se pose la

question : l'enfant ne serait-il pas un ange? Sur le culte de l'enfant et la perte consécutive du sens de la filiation avec le passé : J. Semprun *L'abîme se repopule* (Encyclopédie des nuisances, 1997), et A. Finkielkraut *L'ingratitude* (Gallimard, 1999).

fonction publique qu'il convient, selon le bon mot d'un ministre, de « dégraisser », ni, à en croire un autre, ces cartables qu'il est urgent d'alléger. Ainsi va l'économisme qui prodigue le superflu en économisant sur l'essentiel : l'école, le savoir, la mémoire, la culture et le sens.

Peut-on cependant se contenter d'aller répétant : « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau » ? L'idéologie du moins et les intérêts du marché qui vont désormais de pair ne sont pas seuls en cause. Il s'agit bien de détruire un passé qui entrave un avenir de profit, c'est-à-dire les divers systèmes politiques et symboliques qui lui font obstacle, mais pour l'essentiel la crise actuelle qu'on nomme « mondialisation » procède des nouvelles technologies de communication dont on voit proliférer et s'accélérer les effets. Produites par une économie qu'elles activent, promues par une doctrine du moins (miniaturisation et légèreté) dont elles accroissent l'impact, en elles comme en tout média, mais plus que dans tous les médias antérieurs, se conjoignent jusqu'à se confondre des instances qu'on croyait pouvoir jusqu'alors distinguer voire opposer. Impliquant un nouveau fonctionnement mental qui n'a plus de rapport avec la discursivité linéaire et des types de messages où le réflexe prime sur la patience, où le phatique fait l'essentiel du contenu, suscitant une économie qui se modèle sur leur logique de flux immatériels et instantanés, leur importance est devenue si décisive qu'on est tenté, par un réductionnisme contre lequel la médiologie doit se prémunir, de voir en ces médias et par contrecoup en tout média la cause unique de nos mutations et l'explication de toute évolution historique.

Qu'arrive-t-il donc quand un corps médiateur est confronté à un média ? Le sort de l'École se joue dans cette question car il est deux sortes de médias, ceux qui assurent de la transmission et ceux qui fabriquent de la communication.

De l'autre au même

Il y avait analogie de fonctionnement entre l'État républicain, l'École et le livre qui tous trois se fondaient sur une relation inégale et différée entre un émetteur, investi d'autorité, et le destinataire.

Quid de l'École, liée au livre, lorsqu'elle est confrontée à la télévision ? S'adressant à la masse indifférenciée, la télévision coïncide avec la consommation de masse et la massification de l'enseignement. Banalisée, elle est banalisante. Elle n'a pas pour mission d'élever le niveau de culture et de ré-

flexion d'« élèves », mais de satisfaire les usagers d'un service qui de public ne tarde pas à devenir service du public. Dès lors qu'il s'agit d'offrir du spectacle à son public, loin de démocratiser la culture, elle popularise la consommation d'objets promus culturels. Ce fut le destin des « maisons de la culture » de Malraux, dépourvues de bibliothèques, puis la raison d'être des manifestations impulsées par Jack Lang sous le signe du « tout est culturel ». Ce faisant, elle répond à des aspirations qu'elle suscite et met en scène en intégrant la masse dans ses émissions : depuis les représentants du public présents sur le plateau en passant par le micro-trottoir jusqu'aux rires enregistrés, elle simule l'interactivité, joue la démocratie — celle des sondages -, préforme attentes et réactions. Elle est média de communication et le moins dérangeant du monde. Le livre pouvait dénoncer des scandales, la radio mobiliser des foules dans la rue (en 68 pour la dernière fois), la télé, elle, objet domestique indifférenciant les messages qu'il mouline, anesthésie les passions et aseptise les idéologies². Le présentateur, dont la personnalité rassemble dans son inidentité spectaculaire lieux communs et idées reçues, n'est que la voix de la « majorité silencieuse » et celle-ci retrouve ses opinions sur un écran qui les a alimentées : reflet de reflet, mais qui dès lors reflète ? Les pôles que l'analyse pouvait isoler dans la transmission à l'époque des sociétés pyramidales ou hiérarchiques se confondent désormais dans une circularité horizontale : l'émetteur s'abolit dans le récepteur, le message qui leur est commun est celui du média lui-même, la masse parle à la masse pour la plus grande gloire du média le plus massif. Avec l'âge de la communication, le même l'emporte sur l'altérité.

Plus question dès lors que le supérieur enseigne l'inférieur, que l'adulte dirige l'enfant ou que le plus élève le moins jusqu'à lui. En même temps que la République vire à la démocratie du « look » et des sondages, on consulte les goûts et humeurs des usagers pour leur offrir un enseignement « relooké ». Comment, à la suite d'un 68 hédoniste et libéral, ne répudieraient-ils pas qui s'évertue à faire son métier de professeur comme « fasciste », puis « archaïque » ou « ringard » quand tant de feuilletons les divertissent et que les experts en pédagogie affirment avec aplomb que le savoir est en eux, qu'il convient de partir de leur vécu et de les guider dans la découverte de ce qu'ils ne se savent pas suffisamment savoir ? Ne serait-ce pas aux adultes d'apprendre à leur contact ? Le public étant désormais à égalité avec l'institution et ayant des droits, celle-ci n'a rien à lui refuser. Elle répond à la demande sociale en se mettant au niveau de la masse enseignée, en supprimant les filières discriminantes, en octroyant le plus largement possible le diplôme

2. De façon très mac-luhannienne, P. Nora mettait en avant cette correspondance entre types d'événements historiques et types de médias (*Ecrire l'histoire, nouveaux problèmes*, Gallimard, 1983, p. 213-215). Pour la suite des événements, R. Debray a pu montrer que les «-iques» (informatique, cybernétique) ont détrôné les «-ismes» (*Loués soient nos seigneurs*, Gallimard, 1996).

convoité — peu importe ce qu'il sanctionne, les enfants naissent égaux et bacheliers en droit -, en sollicitant la participation : Exprimez-vous, que diable ! Jouez le jeu ! Son offre se fait demande désespérée de demande. Car, remplaçant progressivement les professeurs ancienne manière, ces notables qui léguaient un patrimoine culturel à des héritiers, les fonctionnaires enseignants entraînés à la vente des savoirs à coups de savoir-faire ont beau introduire l'audiovisuel dans leur cours, rajeunir la littérature à coups de chansons, de BD et d'analyses de pubs³, transformer l'histoire en séries de flashes et de spots sur des époques phares, copiner avec les « jeunes »⁴ et jouer aux vedettes, ils ne fonctionnent pas à 24 images par seconde et ennuient. Les spectateurs à qui ils ne renvoient pas suffisamment leur « culture » – du même, rien d'autre ! – boudent le programme. Au chahut actif et organisé qui marquait l'ère du livre succèdent la défense passive, la grève larvée de la consommation, le zapping de l'attention.

Les gentils moniteurs

De la télévision à l'ordinateur, d'un spectacle consommé nonchalamment à un écran de travail dans lequel s'investir, l'École semble avoir tout à gagner au changement. Il suffira de répartir les tâches : pour éduquer, des moniteurs humains et pour instruire, des moniteurs cathodiques. Logique simple, élégante, économique qui présente en fait surtout l'avantage d'évincer l'École et, avec elle, tout ce qui relevait de la transmission car, en remplaçant les enseignants par un nouveau type de personnel, des « grands frères » auxquels s'identifier, et du matériel informatique qui fait se rêver autonome, on laisse les jeunes entre eux ou rivés à eux-mêmes. Triomphe du même, de Narcisse, de l'homo et du clone, mais aussi des groupes, des minorités et des périphéries.

C'est d'abord, dans la continuité d'une culture télévisuelle qui se perpétue, de moins en moins de figures de l'autre à rencontrer. Fin de l'Œdipe, de l'obstacle et de son franchissement. Qu'il y ait du désarroi à errer parmi des images de soi, que la dépression accompagne l'assignation à l'autonomie, que l'anomie, toute autorité étant déconsidérée et bannie, débouche sur des crises régressives de « haine » analogues à celles que déclenche le manque de drogue ou qu'enfin une éducation à coups de meurtres frénétiques sur « play-station » ait fait perdre avec le sens du réel celui du prix de la vie, les moniteurs humains y remédieront. Si possible des emplois-jeunes dont

3. Quand la pub passe pour de la culture, c'est la culture entière qui doit prendre la forme de la pub. Ce que dira fort bien plus tard le titre de l'émission *Culture Pub*.
4. Lancée par Duvignaud avec *La Planète des jeunes* en 1974, l'appellation fera florès et les jeunes seront la planète (« We are the world »).

le statut précaire reflète l'avenir de la population qu'ils sont chargés d'animer. Ainsi se font les économies en enseignants. Pour civiliser les « sauvages », il faut à l'animateur reconstruire à chaque instant un lien social défaillant, non plus par classes où s'interpénétraient les classes de la société mais par équipes homogènes, cet autre nom de la bande. Ainsi le même est-il censé résoudre les problèmes que pose le même. Le maître datait du temps des pères, des patrons et de la nation ; l'enseignant représentant l'État-providence répondait aux consommateurs ; la figure d'avenir est celle du « coach » qui tente de coordonner des énergies instables au sein d'équipes, de faire exister un « projet individuel » et de l'intégrer dans le « projet » particulier de l'établissement-entreprise.

Polyvalents, les animateurs de groupes et gourous-leaders de bandes joueront par la même occasion le rôle d'interface homme/machine. L'ordinateur personnel est, en effet, tantôt un fournisseur auprès duquel, sans conflits d'humeur, enregistrer de l'info et de la docu prémâchées et sans pépin, tantôt, et grâce à un logiciel interactif, un alter ego par lequel se former, un copain en silicone programmé pour s'adapter instantanément au niveau de « l'apprenant » et rectifier ses bourdes en toute convivialité. Quant au réseau sur lequel se brancher, on y trouvera de quoi dupliquer des devoirs corrigés — moyennant finances — et surtout on y rejoindra ses congénères pour partager de la communication loin de tout contrôle central, entre soi. C'est que dans un réseau, il n'existe pas davantage de centralité que dans ces villes qui se sont mises sur orbite de leurs banlieues : chaque périphérie accède au statut de centre, chacune équivalant aux autres. Là où la télé induisait une uniformité encore rassembleuse⁵, l'ordinateur personnel et Internet impliquent donc une double tendance, repli schizophrénique sur soi et retrouvailles entre soi, où disparaissent aussi bien le lien politique qui forme une nation que le lien social qui forme un peuple. Grâce au « PC » chaque atome individuel se forme en s'alignant gentiment, de lui-même, sur la norme programmée, une norme qui n'a plus lieu d'être nationale, mais tend à être celle de telle ou telle firme et qui, pleine de sollicitude, s'aligne d'elle-même sur les capacités de l'utilisateur pour le conformer à sa logique, le formater selon ses propres critères et l'adapter à ses besoins, c'est-à-dire l'utiliser. Dans le même temps, sur la « Toile », chaque particule ne trouve à affirmer sa particularité qu'en trouvant ses repères dans le groupe égalitaire de ses pairs où il peut se voir tenant et aboutissant. Après le citoyen du livre, après les masses de la télé, voici les particules élémentaires prises dans des flux partiels. Le reste n'est que détails pédagogiques que l'on peut observer dans ce

5. Le Président de « la démocratie à la française » se félicitait que, grâce à la télévision, « pour la première fois dans l'histoire, une population puisse partager les mêmes rêves ».

qui reste d'École où, accompagnant l'évolution générale et sous couleur d'« ouverture à la vie et à la société », déboulent les habitudes créées par les nouveaux médias : autorégulation « cool », entretien des différences culturelles et culture du débat-forum où se forment, en blocus mouvants et « essais » bourdonnants, des coordinations éphémères et de constants tribunaux des enseignants. Les mœurs de l'ère informatique sont dans la place, anticipant sur les réformes qui les institutionnalisent et l'avènement officiel du cyber-enseignement. Il est vrai qu'on en fait l'apprentissage très tôt et chez soi. C'est dès le plus jeune âge qu'on est dressé aux nouveaux codes de communication. Nouvel instituteur, la gentille poupée Furby, programmée pour y programmer les enfants, est sur le marché. On se l'arrache.

Son idéologie et ses méthodes prétendaient préserver l'École et ses membres du système marchand : plus d'École, moins de soumission à l'économie. Le marché des nouveaux médias se la soumet désormais ; moins d'École, plus d'économie(s). En en faisant un marché fructueux, les nouvelles technologies détruisent l'École et Bill Gates, sans coup férir, tue allégrement Jules Ferry⁶. Rien de grave à cela – le temps a vu défiler tant de systèmes qui se pensaient pérennes – si avec eux ne disparaissait pas tout un monde de culture.

Le degré zéro de la culture

Là encore, l'affaire remonte au temps de ces « Lumières » qui, au nom de l'efficacité et du contemporain, récusèrent les « humanités » qu'enseignaient les Jésuites⁷. L'argumentaire se retrouve à l'identique sous la plume d'un ministre de l'Éducation qui intitule son ouvrage : *La défaite de Platon*⁸. Les mathématiques sont inutiles, leur idéalité les condamne : priorité aux techniques, aux statistiques et à la physique. Platon était aussi, comme on sait, grec, philosophe et écrivain. Le grec, interdit dans la pratique, sera enfin une langue morte. La philo, cantonnée dans les débats sur l'actualité médiatique. Quant à la littérature, présumée élitiste ou bourgeoise par les libertaires et sans vertu opérationnelle pour les libéraux, on la laissera aux littéraires — faute de mieux : le ghetto avant la solution finale. La langue, le français comme les autres langues, est désormais pure instrument d'expression, simple technique de communication, et la lecture pur et simple moyen de documentation et d'information⁹. Les langues sont donc sans sol ni histoire et ce qu'on nommera « civilisation », ce seront les modes de vie et de consommation avec lesquels entrer en contact et commercer¹⁰. On accep-

6. Sur la collusion entre pensée libérale et « loi du marché », voir M. Rey, *La Chute de la maison Ferry* (Arléa, 1999) et J.-C. Michéa, *L'Enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes* (Microclimats, 1999).

7. Citations édifiantes de Voltaire et des encyclopédistes dans M. Tournier, *Le Vent Paraclet, l'enfant coiffé*, Gallimard, 1977.

8. C. Allègre, Fayard, 1995. Ainsi l'institution ruine-t-elle l'institution.

9. On ne dit plus depuis longtemps « bibliothèque » mais « CDI » : Centre de documentation et d'information.

10. Dans un débat organisé en novembre 1999 par la « Cité de la réussite » et intitulé « l'École au service du marché ou de la civilisation » (de la civilisation et non de la culture), il fut précisé d'emblée que le « ou » signifiait « égale » : le marché, c'est la civilisation.

11. Du Bac de français en première sections S et ES doivent disparaître en 2001 les exercices de commentaire composé sur un texte littéraire et la dissertation sur une œuvre littéraire ; ils seront remplacés par un travail d'expression libre. L'ECJS (traitée en classe sous forme de débats) et les travaux pluridisciplinaires (d'où le français est exclu dans ces sections) se passeront sous forme d'entretien. L'écrit s'envole, l'oral gagne.

12. « On ne demande plus à un enseignant d'embraser une âme, de civiliser un esprit

tera tous les modes langagiers puisque toutes les « cultures » se valent, que tous les groupes sont également dignes, et l'on favorisera l'expression libre puisque la spontanéité est de rigueur¹¹. Les « fondamentaux » suffiront. La culture se définissant officiellement comme une maîtrise des savoirs et celle-ci reposant sur l'acquisition de « données », on privilégiera les techniques qui permettent de les déchiffrer et échanger. La notion de culture, ainsi soumise à une triple réduction de sens qui l'horizontalise dans l'utilitaire et l'actuel, se fait l'alibi de l'apprentissage obligatoire des nouveaux médias, se restreint à leurs contenus et modes de fonctionnement mental et, au nom de la jeunesse, de la flexibilité et du recyclage des connaissances, se borne à savoir « apprendre à apprendre ». Aux États-Unis pris pour modèle et où l'on sait dans quel état se trouve le système public d'éducation, pareilles conceptions et pratiques se nomment « *dumbing down* ». En novlangue libérale : allègement et en bon français, au choix : abrutissement, terrorisme anticulturel ou défaite de la pensée¹².

Si le clonage consiste à obtenir le maximum de reproduction avec le minimum de sexualité, le principe de l'enseignement nouvelle manière est d'arriver au maximum de standardisation grâce au minimum de capital symbolique. On l'a vu, plus on connecte, moins on transmet de symbolique ; dans le même temps, plus on s'assigne à l'imaginaire de son clan médiatique, moins on a d'autre culture que les savoir-faire de la communication, techniques de branchement et expressions passe-partout qui servent de signes de reconnaissance à un groupe avant de se diffuser à tous. Ultime effet pervers et non le moindre concernant une École où l'effort de mémorisation est discrédité au profit de la recherche autonome : plus on a de capacité à consulter et stocker de l'information et donc à alourdir la mémoire morte, plus se décharge la capacité à se souvenir et s'étioler la mémoire vive. De la même façon l'usage des calembres supprime le calcul mental. Sont-elles bourrées de formules, elles désapprennent en plus à raisonner. On sait aussi maintenant qu'à surfer sur sites et banques de données, on n'enregistre que de l'écume d'informations, ces ersatz de connaissances, et que s'atrophie cette faculté de les intégrer dans un ensemble signifiant que l'on nomme justement culture. Déstructuration de l'esprit et amnésie vont ensemble¹³.

C'est qu'il est trois attitudes face à la culture. Tels les chiens d'Héraclite aboyant contre ce qu'ils ne connaissent pas, vitupèrent contre elle ceux qui n'y ont jamais eu accès ; ils la privent a priori de sens parce qu'ils sont eux-mêmes exclus du sens. Pareille aversion par ignorance ou incapacité est innocente en regard de celle dont témoignent ceux qui, en ayant eu quelque

ou de former un citoyen mais d'adapter des classes d'âge au bon vouloir d'une économie versatile. » (D. Tillinac, *Les Masques de l'éphémère*, La Table Ronde, 1999, p. 43).

13. Dans un vieux pays républicain parce qu'il est un vieux pays catholique, l'effacement de la mémoire laïque va de pair avec l'incompréhension du religieux. Quand le rite a été remplacé par l'événement et le « show », on ne comprend pas davantage une cérémonie de panthéonisation que la messe, ce « mémorial », disait saint Paul, qui culmine dans « l'anamnèse ». C'est que les commémorations postmodernes enterrent sous leurs parades le sens et la réalité du passé (ainsi de 39 enseveli sous l'esbroufe de J.-P. Goude) ; dans le même temps, reconstructions et renouvellements, plus vraies que le réel et se substituant à lui, empêchent tout travail de deuil.

teinture, se croient autorisés, tels les demi-savants dont Pascal pointait l'aveuglement, à la répudier sans autre forme de procès en s'alliant par démagogie aux vandales au nom de l'utilitarisme et du culte de l'actuel quand ce n'est pas plus cyniquement au nom de la rentabilité. Et l'on voit trop bien à qui profite d'aligner la totalité des lycées sur le plus petit dénominateur en s'abritant derrière une nécessaire « culture commune » minimale. La non-pensée unique n'a que faire de ce qui enrichit intérieurement les hommes, elle fait plus que s'accommoder de données irrelées, de savoirs parcellaires, de savoir faire limités au court terme, d'une logique binaire du « c'est clair » ou « c'est nul » où s'annule clairement toute possibilité de dialectique et d'un « culturel » informe qui est ce qui reste quand on a tout oublié de la culture¹⁴. Celle-ci est l'œuvre d'une tout autre conduite, peu rentable dans l'imédiat : transformant les savoirs en connaissance et tirant de la connaissance du patrimoine une réflexion critique sur celui-ci, elle l'utilise pour penser et doter la vie de sens. L'utilité de la culture, c'est la vérité dont elle permet l'approche en éveillant la soif de comprendre par la confrontation. Enfermé dans le même et privé de points de comparaison, on est aliéné.

Ainsi pour la première fois, comme au début d'un nouveau cycle historique, une génération s'ignorant héritière demande qu'on lui soustraie davantage encore de mémoire et la précédente qui la gouverne s'empresse d'acquiescer, pousse à la roue du moins. Et pour la première fois un monde advient qui ne se sent plus en rien le prolongement de l'ancien.

14. « C'est clair », expression économique et passe-partout, clôt tout débat avant de l'entamer, cloue le bec à tout discours explicatif. Elle signifie : « Par pitié, surtout n'argumente pas, cela nous obligerait à mettre au jour des obscurités qu'il faudrait clarifier. Moins nous discutons, mieux je me porte et mieux je te supporte. »

Le Diable et le bon Dieu

Il n'est pas de polémique sans quelques métaphores médicales ni surtout un brin de théologie.

La catastrophe, puisque catastrophe il y a, peut se résumer en trois maux qui touchent respectivement le corps, l'âme et l'esprit de la société. Le cancer est la maladie du plus, pléthore anarchique de cellules, comme les banlieues pour la cité qu'elles dissolvent. Le sida emblématise la déficience de nos structures morales incapables de résister au non-sens déguisé en droits, tout un système de valeurs qui s'autodétruit. L'Alzheimer touche le mental : des trous de mémoire se creusent auxquels on ne prête d'abord pas attention puis tout l'édifice du souvenir s'abat et l'on se retrouve zombi, souffrant sans plus savoir pourquoi. Le but et le terme du moins, c'est le zéro.

Si l'on veut théologiser, on considérera qu'en bonne orthodoxie le Diable

a deux visages adverses : Lucifer et Satan. Porteur de lumière, Lucifer est l'esprit qui nie la matière. Poussant à son comble le processus d'abstraction qui sous-tend notre histoire – toujours moins de matière, moins de réalité tangible -, il numérise le monde, le remplace par ses calculs, l'abolit sous ses artefacts ; il irrealise à force de signes et de virtuel. Exit le référent. En regard, l'obscur Satan est la matière qui nie l'esprit : toujours plus d'objets, marchandisation de toute œuvre, assignation à l'utilitaire, à l'immédiat et au profit où disparaît toute culture. Il est l'entropie en marche, l'éviction du sens. D'un côté, les nouvelles technologies qui informatisent la chair des choses, de l'autre un système économique qui absorbe toute création pour en faire ses produits. Tous deux si complémentaires qu'ils sont indissociables et diablement efficaces.

Mais trêve de lamento. « Il n'y a pas de négativité absolue dans le monde », aimait à répéter un vieil husserlien et de citer son maître : « Toute époque est grande selon sa vocation. » Et si celle de la nôtre était, face à l'ampleur des mutations, d'obliger à convertir celle-ci en intensité de conscience et d'en présenter à l'esprit le défi ?

Crise matérielle assurément où se perdent la nature sous les immondices, le réel sous ses simulacres et dans les écrans, le travail concret sous les flux immatériels et le corps sous ses prothèses technologiques. Mais aussi et par la même occasion, corps réinvesti de sens et obligé à la maîtrise de soi, conscience d'une interdépendance physique dont témoignent tant l'écologie que la globalisation des économies : à quelle autre époque a-t-on été ainsi contraint de comprendre que la survie de tous dépend de la vie de chacun et que le moindre battement d'aile étend ses effets jusqu'au bout du monde ? Crise morale aussi, bien sûr. C'en est fini de l'individu qui avait besoin d'une Loi et d'un Père à qui s'opposer pour poser son illusoire indépendance. « C'est le non qui brûle en enfer », disait Maître Eckhart et don Juan s'abîme avec lui. Sur les cendres de l'ego s'élève le chant de la Flûte enchantée qui célèbre la liberté comme conscience de l'appartenance à un « nous ». « Être membre », disait Pascal s'opposant à l'esprit diviseur de Descartes¹⁵. Quant à la logique justement, si l'attention à laquelle constamment nous sommes astreints s'obnubile sur des informations en perdant le sens de l'ensemble, l'incapacité dont nous souffrons à relier les phénomènes témoigne en creux du désir d'accéder à une compréhension englobante et, par ce qu'il faut nommer concentration, de saisir le global dans le local. C'est là toute la crise d'un positivisme emprisonné dans ses systèmes clos et son esprit d'analyse ; éclatant sous nos yeux, sa ruine ouvre la voie à une rationalité élargie, à un es-

15. Dans les *Pensées*, l'admirable fragment 483.

prit de synthèse dont témoigne l'ensemencement des modes de connaissance occidentaux par les philosophies et spiritualités orientales. L'accélération elle-même jusqu'à l'instantané du flux des messages convoque la réflexion à se faire réflexe et, mettant fin au dualisme qui hantait notre culture, incite à faire de la vie un art martial, une pratique d'éveil à l'im-médiat.

« Comment ruiner aussi les ruines ? » demandait Jarry et de répondre : « En en faisant de beaux édifices ordonnés par la raison. » Une autre raison sans doute.

Ultimement, la crise dont l'état de l'École est le symptôme peut s'interpréter comme l'obligation à faire du zéro la chance d'une mue. Le diable est singe de Dieu mais il tire aussi l'eau du puits pour Lui.

Pierre Murat est professeur de culture en classes préparatoires, enseignant de lettres en lycée et moniteur en BTS. Il écrit par ailleurs des articles et prépare des ouvrages sur la peinture italienne du XVIIIe siècle et les peintres provençaux du XIXe.